

A.I. : Artificial Intelligence — Une question de filiation
A.I. : Intelligence artificielle, États-Unis 2000, 145 minutes

Pierre Ranger

Number 215, September–October 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59178ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ranger, P. (2001). Review of [A.I. : Artificial Intelligence — Une question de filiation / *A.I. : Intelligence artificielle, États-Unis 2000, 145 minutes*]. *Séquences*, (215), 45–45.

A.I.: ARTIFICIAL INTELLIGENCE

Une question de filiation

Réunir sur grand écran le labeur de deux monstres sacrés du cinéma ne pouvait que résulter en un projet à la fois complexe, fascinant et magistral. **A.I.: Artificial Intelligence**, un drame de science-fiction créé de toutes pièces par Stanley Kubrick puis écrit et réalisé par Steven Spielberg, comporte un heureux mélange des styles différents des célèbres cinéastes. Et, bien que le futur de l'intelligence artificielle soit le thème principal du film, la notion de filiation entre la mère et son fils-robot est non seulement le fil conducteur de l'intrigue mais en est aussi l'élément clé selon les deux réalisateurs.

La petite histoire d'**A.I.** vaut à elle seule le détour. On sait d'ores et déjà que le projet, inspiré de la nouvelle *Supertoys Last All Summer Long*, de Brian Aldiss, publiée en 1969 dans *Harper's Bazaar*, et d'après un synopsis d'Ian Watson, avait été endossé par Stanley Kubrick pendant plus d'une quinzaine d'années. Croyant que la sensibilité de Steven Spielberg se rapprochait davantage que la sienne du sujet du film — **A.I.** s'inscrit dans la continuité de *Close Encounters of the Third Kind* (1977) et *E.T.* (1982) —, Kubrick avait à l'époque décidé de lui confier son œuvre tout en supervisant le déroulement. Il exigeait même, notoriété oblige, que le réalisateur de *Saving Private Ryan* (1998) possède un télécopieur dans son placard afin de correspondre avec lui en toute confidentialité. Spielberg accepta aussitôt puis refusa plus tard sous prétexte que Kubrick devait terminer sa propre création. Le reste, comme on dit, est historique : le réalisateur de *2001: A Space Odyssey* (1968) reprit le film, mais tourna alors *Eyes Wide Shut* (1999) et mourut peu de temps avant sa sortie. C'est sa famille qui a demandé à Spielberg de terminer **A.I.**

Voulant rendre hommage à son bon ami, Spielberg et son équipe travaillèrent d'arrache-pied à compléter le tournage d'une durée de 68 jours inspiré d'un scénario de 90 pages écrit par Kubrick. Le résultat est tout simplement palpitant.

Divisé en trois parties distinctes, **A.I.** nous plonge d'abord dans l'univers futuriste d'un couple qui, à la suite d'un drame, décide d'adopter David (excellent Haley Joel Osment), un robot presque humain programmé pour aimer. Impossible de ne pas reconnaître la touche de Kubrick dans ce monde aseptisé et quasi abstrait où la lumière feutrée suggère la naissance d'un enfant créé par l'Homme devenu en quelque sorte Dieu. Certaines scènes qui traitent de jalousie, de séparation et d'abandon relèvent d'un exploit; le spectateur se sent vite troublé par plusieurs émotions. Inoubliable le plan où la mère abandonne David en pleine forêt, l'enfant-robot regardant par le rétroviseur cette dernière s'éloigner en automobile. Mais Spielberg n'a pas réinventé la roue : la même technique avait également été utilisée dans une scène de *Terms of Endearment* (1983), de James L. Brooks, lorsque Emma (Debra Winger) quitte sa mère (Shirley MacLaine) en automobile.

Tel un *road movie* noir, un peu longuet mais valable tout de même, la deuxième partie puise davantage à même la pensée de Spielberg : l'odyssée de David, en compagnie de Gigolo Joe, un

androïde casanova, et de Teddy, un ourson-robot attachant (sublime !), les mènera à une forêt où des robots défigurés et démembrés tentent d'échapper à un futur sombre, et à Rouge City, ville futuriste ressemblant étrangement à celle de *Blade Runner* (1982), de Ridley Scott. Spielberg entremêle avec brio bons sentiments et effets remarquables.

Le cheminement de David — il découvre à Rouge City des indices qui éclairent ses nombreuses questions grâce à un certain Dr Know, personnage animé, véritable sosie d'Einstein — ouvre la porte sur la toute dernière partie : celle d'un Manhattan submergé où, à des millions d'années d'ici, des robots aux allures d'extraterrestres viennent au secours de l'enfant. Spielberg s'inspire ici directement du conte de Pinocchio pour raconter la quête de David qui désire tant devenir humain et, surtout, être aimé.

Belle réflexion sur le besoin de l'Homme de vouloir continuellement développer l'intelligence artificielle au risque de sa propre survie, **A.I.** termine sa route sur une superbe finale positive appuyée par une musique envoûtante signée John Williams. Mais il n'en pouvait être autrement : merveilleux conteur d'histoires, Steven Spielberg devait à tout prix donner un sens à cette filiation et faire revivre l'espoir qui, au fond, habite chacun de nous.

Pierre Ranger



Un monde opaque qui recèle un ordre profond

■ A.I. : Intelligence artificielle

États-Unis 2000, 145 minutes — Réal. : Steven Spielberg — Scén. : Steven Spielberg, d'après la nouvelle *Supertoys Last All Summer Long*, de Brian Aldiss, d'après le synopsis d'Ian Watson et un scénario de Stanley Kubrick — Photo : Janusz Kaminski — Mont. : Michael Kahn — Mus. : John Williams — Déc. : Rick Carter, Richard L. Johnson, Williams James Teegarden, Tom Valentine, Nancy Haigh — Cost. : Bob Ringwood — Eff. visuels et animation : Industrial Light and Magic — Int. : Haley Joel Osment (David), Jude Law (Gigolo Joe), Frances O'Connor (Monica Swinton), Sam Robards (Henry Swinton), Jake Thomas (Martin Swinton), Brendan Gleeson (Lord Johnson-Johnson), William Hurt (le professeur Hobby), Jack Angel (la voix de Teddy) — Prod. : Kathleen Kennedy, Steven Spielberg, Bonnie Curtis — Dist. : Warner Bros/TVA International.